

Laurent Jenny

Est-ouest

Pays du mensonge et pays de l'innommable : le vieux Yalta des paroles en souffrance glisse et se défait. Nous nous retrouvons dans la confusion.

A notre premier voyage, neuf mois après la chute de Ceausescu, tout paraissait simple : on nous révélait les mots longtemps interdits (le Conducator ne voulait plus lire le mot « mort »), on nous déchiffrait les mots à double-sens, les mots-transfuges qui avaient franchi la censure comme des lignes adverses. Nous avons assisté à la première reprise d'*Ubu roi* au Théâtre de marionnettes de Cluj. L'étudiant héroïque ou égaré qui avait ouvert sa chemise aux balles y était aussi (il s'est pendu depuis). La plupart des personnages de la pièce tenaient dans une boîte de fleuriste sur le ventre d'Ubu. Les autres étaient énormes et fixes, comme des maisons aux fenêtres ouvertes sur un visage. Et personne ne riait. Qui étions-nous pour qu'ils nous adressent ainsi le redressement des mensonges ? Beaucoup toutefois nous prévenaient qu'ils avaient cessé d'écrire.

Retour en Roumanie, trois ans après. Réveillé tôt ce matin de novembre où nous étions bloqués par la neige, les trous dans la route, je regardais la grand' place de Ploesti par les fenêtres de l'hôtel (hôtel pelucheux, venteux, aux immenses téléviseurs allumés sur un unique programme battu de neige électronique) : entre la Maison du Peuple et le Musée, les cantonniers avaient déblayé un dédale de chemins rectangulaires dans la neige fraîche. Les passants nombreux, pressés, se déplaçaient à angles droits sur cet échiquier hivernal, tout à l'énigme de la dureté accrue des jours. Dans l'hôtel, cela faisait beau temps qu'il n'y avait plus de temps utile. Je nous sentais engourdis dans une panne sans fin, et somme toute désirée.

Mais l'essentiel est venu plus tard, dans ce train en Transsylvanie : ces wagons sans lumière — des bétailières plutôt — portes grand ouvertes sur le soir gelé, ce village où un porc a crié. Les silhouettes pesantes comme sacs de grain qui aux stations glissaient sans mot dire dans des chemins creux. Au loin les collines entaillées de carrières, de chantiers absurdes, faits pour rompre l'horizon si l'on peut. De village en village, on suivait les lignes rares de peupliers, l'extinction de la chaux aux façades. Et finalement il y eut le débarquement en plein mâchefer, au milieu des voies, dans une noirceur mate, absolue, une crasse indélébile de suie et de nuit, qui teignait le sol, les toits, et jusqu'à cet étrange édifice sur le quai, en forme de bulbe d'anthracite. Mais c'est seulement après, au détour d'un chemin de terre,

qu'on a vu surgir derrière la gare ces usines vastes comme des centrales nucléaires. Là, dans cette ville réputée si sale que la neige, dit-on, y tombe noire, j'ai su qu'on pouvait polluer non pas seulement les éléments purs l'air, l'eau, mais aussi bien la boue, le bitume, opacifier la nuit.

Plus tard, à Cluj, paroles d'hôtes et paroles savantes : les leurs, les nôtres. Les leurs, comblées des nôtres. Ils voyagent à présent, ils ont lu les mêmes livres et bien plus encore. Plus de langue de bois. Langue de savoir. Langue pour dire le même et non plus le faux. Quelque chose reste tu, qui nous concerne tous. Du mensonge passé, cependant, on peut parler plus aisément.

Devant ces quatre verres de festin jaune et empesé (vodka, bière, vin et eau minérale, bus en ordre variable, souvent renouvelés), T. raconte les années du mensonge. Au quotidien dire une chose et penser une autre, tous. Ces années-là il écrivait à sa fille encore enfant une lettre-fleuve pour plus tard, une lettre aussi interminable que la duplicité, comme pour lui en découdre à mesure le revers véridique. Puis quand sont venus ces événements sans nom (putsch, manipulation, émeute, balles perdues — faute de mots justes tout le monde dit sans ciller « Révolution », répète ce lapsus éveillé), il n'a plus su nommer ce qu'il y avait, ce qu'il y a. Il a cessé d'écrire la lettre. Mais avec nous il est intarissable. Pour nous parler, il nous attend dès le petit-déjeuner, fatigue la ville nuit et jour, boit comme un trou.

Je rentre seul dans un autre train nocturne. Le matin, au bout du quai, Bucarest craque de gel sous un soleil rouge. Dans le grand magasin vide où je cherche de comptoir en comptoir à acheter une paire de gants, les escalators désossés, oubliés, font une tranchée ouverte à travers les étages, tandis qu'une foule piétine dans les escaliers de bois blanc. Mais ailleurs arrive le luxe et les affaires. A l'aéroport, c'est un businessman américain qui refait la climatisation, traitant durement ses interlocuteurs, escorté de coréennes qui mangent avec délicatesse à une autre table, en plein milieu d'après-midi. A l'heure de partir, la neige au bord des pistes s'arrondit, vire au parme.

Et nous, saurions-nous dire « ce qu'il y a », ce non dit qui s'accroît et tourne avec nous comme une masse morte et sans projet dans tous les avions qui nous emmènent ailleurs ? Le revers insensé de l'invention brillante de nous-mêmes, le poids de notre éther vers lequel ils se jettent, quel nom lui donner ? Ce dont on ne saurait rien dire, il faut le taire, dit le philosophe. Mais non, au contraire, il faut le dire, et pour le savoir.